

Les
Cantons
de l'Est
2^{ème} partie

Revue du Québec Industriel

Vol. II

Mai 1937

No 2



Vue d'une partie de Drummondville, montrant l'usine génératrice de la Southern Canada Power à Hemmings Falls.

Publiée par la

Compagnie **Northern Electric** Limitée
Québec MONTRÉAL Sherbrooke



Une vue intéressante du puits à ciel ouvert de la mine King, à Thetford Mines. On peut se faire une idée de l'importance des opérations dans cette mine d'amiante et de l'immensité de cette fosse en observant les personnages qui se tiennent à côté de la bâtisse, près du centre de la gravure.

Avant-propos

■ AVEC ce numéro de La Revue, nous retournons une fois de plus aux Cantons de l'Est, couvrant, au point de vue historique et industriel, la partie nord des Cantons, où sont situées deux des villes les plus actives et les plus progressives de notre province: Thetford Mines et Drummondville. Si ces centres, vu leur fondation relativement récente, n'ont pas encore beaucoup à offrir dans le domaine de l'histoire, comme on peut s'en rendre compte à la lecture de notre article descriptif, ils se distinguent particulièrement par la rapidité de leur développement industriel.

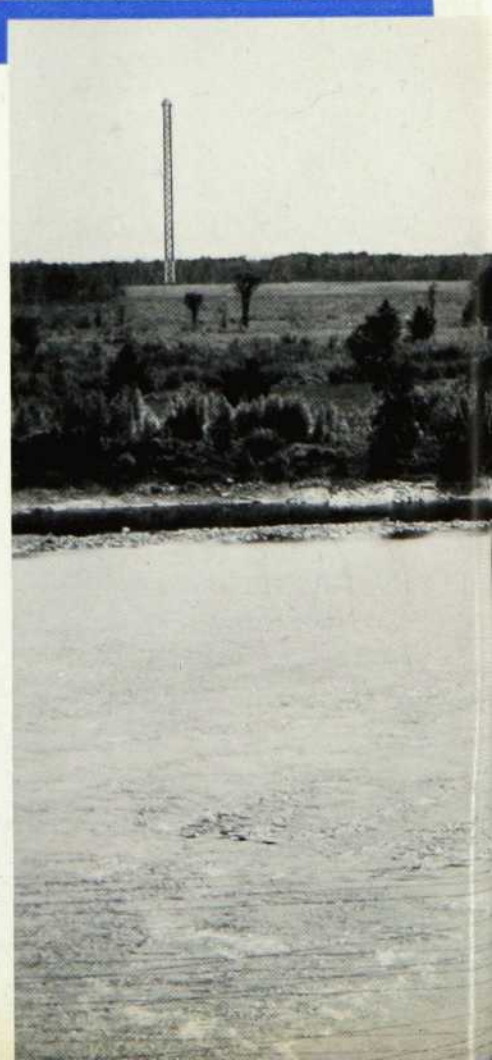
Les progrès remarquables de l'industrie dans cette région peuvent être attribués à deux causes princi-

pales: la première et la plus évidente est sa richesse en ressources naturelles, tandis que la seconde, qui est non moins importante, est le caractère exceptionnel de ses habitants. Industriels, économes et ambitieux, ils ont accueilli avec empressement la venue chez eux d'industries nouvelles et ont coopéré avec celles-ci de la façon la plus tangible possible. Ils ont été les premiers à reconnaître les avantages d'une pareille attitude et à en bénéficier.

Ce sont des régions comme celles-là, et il y en a heureusement plusieurs dans la province de Québec, qui assurent des bases solides à toute notre structure industrielle.

Paul F. Sire

Président.



Une région qui se développe

Au point de vue industriel, la partie nord des Cantons de l'Est a fait de rapides progrès

par Yvon R. Tassé, I.C.

■ LE PLUS important centre de production d'amiante au monde, la ville la plus industrialisée de la province de Québec: deux phrases qui résument en quelques mots les caractéristiques des deux plus importantes villes de la région que nous allons étudier — Thetford Mines et Drummondville.

C'est en 1878 que Thetford Mines vit s'ouvrir la première de ses mines d'amiante, celle de la Johnson's Co., bientôt suivie par plusieurs autres, réunies depuis 1926 sous le nom d'Asbestos Corporation Ltd. La Bell Asbestos Mine suivit de près ces pionniers et son unique mine est celle qui a le mieux réussi. Par ailleurs,

l'Asbestos Corporation a l'honneur d'être la plus importante productrice d'amiante, non seulement du Canada mais du monde entier. Dans ses six mines et ses six usines de Thetford Mines et de Black Lake, elle emploie quelque deux mille hommes et sa production maximum en un an a été de 120,000 tonnes d'amiante.

En dehors de ces trois producteurs situés dans le voisinage immédiat de Thetford Mines, il n'y a qu'une autre mine importante dans notre province, c'est celle de la Canadian Johns Manville, à Asbestos, à 50 milles au sud-ouest de Thetford

Mines. Tandis qu'à ce dernier endroit on ne fait guère que miner la roche, en retirer l'amiante et la classifier, à Asbestos on va plus loin et l'amiante produite est filée, tissée, etc, et on en forme des produits finis, tels que les marchés canadien et étranger en demandent. Quelque 1200 employés forment le personnel qui mine la roche d'amiante, la brise, en extrait la précieuse fibre, la nettoie et en fait des revêtements isolants pour tuyaux, des bardeaux incombustibles, du feutre d'amiante, des tissus, des ciments, des peintures et toute une variété de produits

Drummondville est le terminus ouest du service de téléphone radiophonique transatlantique. On voit ici les tours géantes au sommet desquelles sont tendus les fils d'antenne.





Deux mineurs se servant d'une foreuse pneumatique Gardner-Denver dans une mine d'amiante.

incombustibles. C'est pratiquement de cette source seule que viennent les divers produits d'amiante consommés au Canada, et cette firme fait également un joli commerce d'exportation. Fait digne de mention, la production canadienne,—qui vient toute de la province de Québec—constitue approximativement les trois quarts de la consommation mondiale et il en est ainsi depuis plus de cinquante ans sans interruption. En 1936 une avance considérable s'est produite: près de 50% d'augmentation en valeur et en quantité sur 1935. La production de 308,000 tonnes en 1936 a établi un record de tous les temps, dépassant même celui de 1929. De cette énorme quantité, une moyenne de 75% est dirigée vers les Etats-Unis, auxquels le Canada fournit les neuf dixièmes de l'amiante que ce pays consomme.

■ DANS notre province, l'amiante est au second rang de la production minérale, venant immédiatement après l'or et avant le cuivre. Elle représente un cinquième de la valeur de tous les minéraux produits, soit dix millions de dollars en 1936.

A Drummondville, les statistiques

nous apprennent qu'un résident sur trois travaille dans une de ses manufactures, ce qui nous a déjà fait lui concéder d'emblée le titre de ville la plus industrialisée. Et quand on considère que ce n'est que depuis 1915 que Drummondville a pris de l'importance, il est facile de voir que c'est bien aux diverses industries qui s'y sont établies depuis cette date qu'elle doit son activité et sa prodigieuse augmentation de population; de quelque deux mille habitants qu'elle comptait en 1915, elle est passée cette année à plus de 18,000 âmes.

L'élan initial fut donné en 1915 par l'ouverture d'une poudrière qui, naturellement, dût fermer ses portes en 1919. Des industries plus stables commencèrent alors à s'y établir, mais une d'entre elles les éclipsa toutes en 1926. La Canadian Celanese commença l'érection de son usine de soie synthétique et se développa si rapidement, qu'actuellement, 2800 personnes y trouvent de l'emploi. Les progrès de cette firme, de même que la production de la soie artificielle, ont quelque chose de merveilleux. En dix ans, la consommation au Canada a sextuplé; une

variété de nouveaux tissus a été produite pour satisfaire tous les goûts, et nos importations ont considérablement diminué. La Canadian Celanese est aujourd'hui la principale productrice de soie artificielle au Canada et ses produits, sous des noms divers, sont répandus de par tout le pays et entrent en diverses proportions dans un grand nombre de tissus, lorsqu'ils n'en forment pas l'unique constituant.

De nombreuses autres manufactures sont établies à Drummondville; on en compte près d'une trentaine. La Dominion Textile y a une filiale; la Drummondville Cotton Co., emploie quelque 600 personnes à la fabrication de coton pour pneus d'autos. Dans le groupe de l'industrie textile, on compte également trois établissements importants: la Dominion Silk Dyeing & Finishing Co., dont le nom indique le genre d'emploi de ses 350 mains; la Butterfly Hosiery a trois cents employés pour surveiller la production de ses bois de soie et la Louis Roessel Co. Ltd. est une fabrique de soie naturelle, qui compte 150 employés.

Il n'y a pas que le groupe des textiles qui soit bien représenté à Drummondville: la Dominion Mfrg. Co. est une productrice bien connue de papiers de fantaisie, papiers crépés, étiquettes et mille petits riens si nécessaires qu'on trouve dans toute papeterie. Bien différents sont les produits de la Cie J. A. Gosselin Ltée, puisque c'est une fonderie et un producteur de machines. La Campbell Mac-Laurin Lumber Co., est une importante scierie de bois de construction.

Toutes ces firmes, ainsi que les quelque vingt autres que nous n'avons pas mentionnées, constituent l'activité industrielle de Drummondville et font que sa production manufacturière figure au quatrième rang dans la province de Québec. C'est dire qu'il n'y a que Montréal, Québec et Trois-Rivières qui la dépassent. Desservie par le Canadien National et le Pacifique Canadien, alimentée en électricité par la Southern Canada Power dont le réseau est rattaché à celui de la Shawinigan, Drummondville n'a certainement pas à se plaindre du sort que la Providence lui a fait, et si nous considérons l'accueil réservé aux produits de ses industries, il n'y a pas de doute que son développement se continuera encore.

(Suite à la page 7)

Les Cantons de l'Est

par Jean Limoges

Victoriaville, Thetford Mines, Asbestos et Drummondville sont des centres de fondation assez récente

■ LA RÉGION de notre province connue sous le nom de Cantons de l'Est comprend les comtés suivants: Mégantic, Wolfe, Compton, Stanstead, Sherbrooke, Richmond, Arthabaska, Nicolet, Drummond, Shefford, Brome, Frontenac et Missisquoi.* On disait autrefois les "Townships". C'est le romancier patriote, Antoine Gérin-Lajoie, dont le roman: "Jean Rivard" se déroule très probablement aux environs d'Arthabaska, qui fit adopter le terme de "Canton".

Sous le régime français il se fit une très faible colonisation de ce côté, bien que, là aussi, on ait connu le régime seigneurial. C'est dans la partie appelée: Bois-Francs, que se sont surtout installés nos compatriotes. Cette dénomination est assez ancienne, puisqu'on la trouve dès 1838 sous la plume de l'archevêque de Québec mandant à un de ses prêtres d'aller visiter les nouveaux colons des "Bois-Francs". Ce terme était alors réservé aux comtés de Mégantic et d'Arthabaska.

■ PARMIS les écrivains, les artistes, les hommes d'Etat nés dans les Cantons de l'Est ou qui y ont vécu, nommons: Antoine Gérin-Lajoie, dont le fils Léon Gérin, exploite depuis cinquante ans une ferme à Coaticook, Adolphe et Roméo Poisson, Suzor Côté, le peintre célèbre, l'abbé Beaudé, en littérature Henri d'Arles, le sénateur N.-K. Laflamme, Charles Gill, Armand La Vergne, le sculpteur Alfred Laliberté et Alfred DesRochers qui a chanté les beautés de l'Orford. Sir Wilfrid Laurier vint se fixer à Arthabaska pour y pratiquer le droit. Il avait comme associé Louis La Vergne, père d'Armand. C'est ce dernier qui, dans "Trente ans de Vie nationale" nous décrit Arthabaska,

sa paroisse natale, telle qu'elle était il y a quarante ou cinquante ans:

"Les chemins de fer venaient à peine de naître, les télégraphes et son complément, le téléphone, étaient inconnus. Il va sans dire que personne ne prévoyait le cinéma, et si quelqu'un eût osé prédire la télégraphie sans fil et la radio, il aurait couru, bien sûr, des chances d'être brûlé comme sorcier. Les communications plus lentes faisaient la vie plus isolée, mais aussi moins trépidante, plus calme, peut-être plus heureuse.

Nous ignorions la griserie de la vitesse, les "chars" eux-mêmes avaient une allure de diligence, quand ils n'étaient pas plusieurs jours arrêtés, embourbés ou ensevelis par la

dernière bordée. En attendant d'être rescapées, les locomotives, souvent chauffées au bois, laissaient paisiblement fumer leurs énormes cheminées en tromblon."

Victoriaville

■ VICTORIANVILLE est aussi connue sous le nom de Arthabaska-Station. Pendant longtemps son histoire se confond avec celle d'Arthabaskaville, dont elle se détacha en 1861 pour devenir la paroisse de Ste-Victoire de Victoriaville. Le mot algonquin Arthabaska signifie: le pays des roseaux. Celui de Victoriaville adopté, comme on le devine, en l'honneur de notre souveraine, ne le fut pas sans contestation. A cette

L'église St-Georges, à Drummondville. Ce temple pittoresque, construit en 1820, est l'un des édifices les plus anciens de la localité.



* Voir dans La Revue du Québec Industriel, vol. 1, No 3, les descriptions historique et industrielle de Sherbrooke et de la région environnante.

époque, deux hommes se disputaient la suprématie dans cette partie du canton d'Arthabaska : M. Julien Demers qui jouissait d'une certaine popularité comme homme d'affaires et M. Foisy, qui revenait de Californie tout reluisant encore du prestige de l'or. Les partisans de M. Demers avaient proposé: Demersville. M. Foisy combattit ce projet et finalement rallia la majorité des suffrages en suggérant: Victoriaville.

C'est le 12 septembre 1863 que Mgr Thomas Cooke, évêque de Trois-Rivières, érigea canoniquement la paroisse de Ste-Victoire d'Arthabaska. Le premier desservant fut l'abbé P.-H. Suzor, aidé de l'abbé Adolphe Barolet. Le premier curé résidant fut l'abbé J.-N. Héroux. C'est lui qui termina la construction de l'église qui avait été inaugurée en 1865, par l'abbé Barolet.

En 1905, les Révérends Frères du Sacré-Cœur abandonnèrent leur collège commercial d'Arthabaska pour se fixer à Victoriaville. Ces religieux appartenaient à une communauté française. Plusieurs d'entre eux étaient méridionaux à l'époque où Armand La Vergne fréquentait leur école. D'après lui, "ils contribuèrent beaucoup à donner à Arthabaska le culte des arbres, des fleurs et des verts gazons qui font encore de ce village un des plus jolis patelins des Cantons de l'Est."

A l'automne de 1866, fondation de "l'Union des Cantons de l'Est". Le curé Suzor fut l'âme de ce mouvement. Le premier numéro du journal parut le 14 décembre 1866.

Thetford Mines

■ C'EST un centre industriel de fondation assez récente. Son histoire se confond avec celle des mines d'amiante qui font sa richesse. A.-N. Montpetit dans un pamphlet sur l'amiante dans la province de Québec, lequel date de 1884, raconte qu'ayant questionné le professeur Reed, le plus grand chercheur d'amiante de ces régions, sur la valeur productive de ces mines dans l'avenir, M. Reed lui répondit qu'elles semblaient inépuisables. Jusqu'à présent rien n'est arrivé pour infirmer cette prédiction.



La découverte de l'amiante dans les Cantons de l'Est est attribuable à un colon irlandais nommé Joseph Fecteau. C'est à l'automne de 1877 qu'il en ramassa le premier échantillon sur le lot 17 du 1er Rang de Thetford.

L'amiante fut d'abord exploitée par MM. Robert Grant Ward, John Johnston, Andrew Johnston et l'honorable George Irvine. Ils ouvrirent leur première mine au printemps de 1878 et les bénéfices réalisés la première année furent de cent pour cent.

Aujourd'hui, Thetford Mines est un centre commercial très développé et qui compte quarante industries. A cause de la poussière et de la fumée provenant des mines et des usines, le quartier de résidence de Thetford a été installé dans la banlieue. Depuis quelques années, surtout, on y a bâti de fort jolies maisons.

Thetford fait partie du comté de Mégantic. Black Lake, village minier de la même région, possède outre des mines d'amiante, des mines de chrome. Il est admirablement situé sur le lac dont il tire son nom.

Asbestos

■ ASBESTOS appartient au comté de Richmond et a été construit à quatre milles de Danville. Son nom lui a été donné par les propriétaires des mines d'amiante avoisinantes. Asbestos possède une immense usine où l'on fabrique divers produits dans lesquels il entre de l'amiante.

Ce centre jouit de tout le confort moderne. C'est la Canadian Johns-Manville Company, propriétaire de l'usine, qui a construit les logements ouvriers.

Trois des plus importantes filatures de Drummondville. On a d'abord en haut une vue, prise d'un avion, de l'établissement de la Canadian Celanese Limited; puis vient celui de la Dominion Silk Dyeing and Finishing Co. Ltd. et celui de Louis Roessel & Co. Ltd., fabricants de soieries.

Le patron de l'église est St-Aimé de Shipton. Le premier prêtre desservant fut l'abbé T.-A.-A. Lebel, en 1897.

Drummondville

■ LES premiers habitants de Drummondville, de Wickham et de Durham furent des soldats. Drummondville fut ainsi nommée par son fondateur, le général Heriot, en mémoire du gouverneur Drummond.

M. Joseph-Charles Saint-Amant, l'auteur de "Un Coin des Cantons de l'Est", écrit au début du volume: "Le général Frederick George Heriot, né le 2 janvier 1786 à l'île de Jersey, descendait d'une famille française huguenote, chassée de France par l'Edit de Nantes. Sa mère était Irlandaise.

Le fondateur de Drummondville était le type même du seigneur.

On a prétendu qu'il avait été maître-général des Postes sous le gouverneur Drummond et que des malversations commises dans son département avaient été la cause de sa démission. C'est une erreur. George Heriot, du ministère des Postes, et Frederick George Heriot, fondateur de Drummondville, étaient deux personnages différents, mais parents au degré de cousins germains."

Lorsque le général Heriot et sa suite vinrent pour la première fois

au lieu qui devait s'appeler plus tard Drummondville, ils y trouvèrent la forêt vierge. Parti de Montréal en bateau avec ses soldats, Heriot comptait se rendre à Richmond ou à Sherbrooke par la voie du Saint-François. Il en fut empêché par des chutes formant barrage et fut contraint de s'arrêter en cet endroit qui lui plut beaucoup. Ses hommes lui construisirent une cabane en bois rond, sur l'emplacement même où devait s'élever plus tard la maison de pierre de M. W.-J. Watts.

M. Jean Raimbault, prêtre français arrivé au Canada quelques an-

nées auparavant, fut le premier missionnaire de Drummondville. C'est lui qui célébra, le jour de la St-Jean-Baptiste de l'année 1817, le premier mariage catholique entre un Canadien-Français, François Ouellet, et une Irlandaise, Louise Chapman.

Six journaux se sont succédé à Drummondville: "la Justice", "le Présent", "la Parole", le "Regard", "The Spokesman", et "la Voix de Drummond". "La Parole" et "The Spokesman", ce dernier publié en anglais, paraissent encore actuellement.

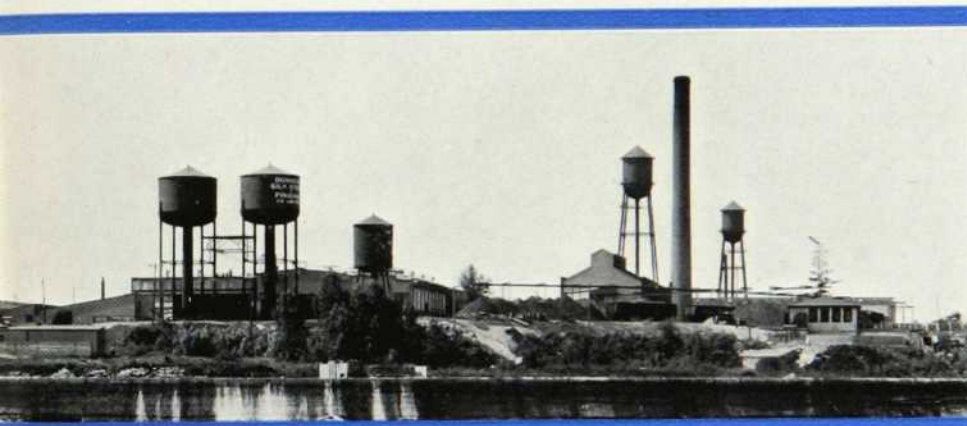
faire réellement l'envie de ses sœurs aînées; le chômage y est une chose inconnue et il ne s'y est jamais fait de distribution de secours directs. Voilà qui est à l'honneur de sa population laborieuse et aux chefs de ses industries.

L'établissement principal de cette ville est la Fonderie de Plessisville. Ses produits, marque "Forano", sont connus par toute la province: instruments aratoires, machines pour moulins à scie, pour construction de routes, pour les mines, etc, ils sont si nombreux et si variés que seul un catalogue pourrait les énumérer.

Une autre entreprise intéressante est celle connue sous le nom des "Producteurs de Sucre d'Érable de Québec"; c'est une coopérative qui réussit fort bien et dont les produits si agréables au goût se vendent aussi bien aux États-Unis, en France et en Angleterre qu'au Canada. Il n'est pas sans intérêt, pour montrer l'importance de cette industrie des produits de l'érable, de dire que plus de quatre millions d'érables sont entaillés chaque année dans cette région.

Plessisville ne serait pas des Cantons de l'Est si elle n'avait, elle aussi, au moins un établissement du groupe des textiles. La Tricoterie Somerset Ltée lui fournit cette distinction en produisant des bas de soie artificielle. Eudore Fournier complète cette liste avec son établissement qui comprend une tannerie, un commerce de peaux vertes et de cuir et une fabrique de chaussures de travail.

■ DANS cet aperçu rapide de la partie nord des Cantons de l'Est, malgré que nous n'ayons pu mentionner tous les établissements, nous reconnaissons les caractères distinctifs des Cantons de l'Est: industrialisation poussée avec un fort penchant vers le groupe des textiles, district agricole prospère et développement rapide. Développement industriel même trop rapide, qui a mis en danger notre industrie de base, l'agriculture, et lui a enlevé de nombreuses mains qui auraient dû lui rester attachées. Heureusement, s'il est permis de dire qu'elles furent heureuses, les années qui ont suivi 1929 ont contribué à établir un meilleur équilibre entre la population agricole et celle des villes. Fortifiés par cette dure expérience, nul doute que les Cantons de l'Est ont encore devant eux bien des jours prospères.



Une région qui se développe

(Suite de la page 4)

■ Nous avons réservé pour la fin deux courageuses villes de moindre importance, mais qui forment le lien entre celles que nous avons étudiées: Victoriaville et Plessisville. Située au centre d'un district agricole prospère qui lui fournit les produits de la ferme, les principales industries de la première sont des manufactures de meubles et de vêtements. La

Victoriaville Furniture et la Eastern Furniture emploient respectivement 275 et 225 personnes. Les manufacturiers de vêtements produisent surtout ceux pour hommes et garçons. La Victoria Clothing et Rubin Bros. occupent chacun un peu plus que 300 personnes, tandis que C.M. & T. Contractors en emploie 150.

Plessisville n'a que trois mille habitants, mais elle peut, sur un point,

Les maires de quatre centres importants des Cantons de l'Est

M. J. D. Gagné

Maire de Victoriaville

■ M. J. D. GAGNÉ, maire de Victoriaville et député du comté d'Athabaska à l'Assemblée Législative, est en plus un homme d'affaires d'envergure qui, en très peu d'années, s'est acquis une situation de premier plan dans l'industrie du meuble. Il est aujourd'hui président de la Eastern Furniture Limited, de Victoriaville, une compagnie formée par la fusion de trois autres entreprises engagées dans la fabrication des meubles. Il est aussi propriétaire de la Victoria Shirt Company et président de la Eastern Woodwork.

M. Gagné naquit à St-Alphonse de Chicoutimi, P.Q. en 1886, et fit ses études à l'école de son village, puis au Séminaire de Chicoutimi. Les circonstances l'ayant forcé de gagner sa vie alors qu'il était encore jeune, il s'employa d'abord comme vendeur dans un magasin général. En 1911, il alla s'établir à St-Romuald d'Etchemin, où il trouva une situation dans un magasin de meubles, en même temps que dans une manufacture qui s'occupait de la fabrication de meubles et articles en jone et rotin. Cette manufacture ayant plus tard été transportée à Victoriaville, il alla lui aussi se fixer au même endroit. Par son travail et les excellentes qualités d'administrateur dont il sut faire preuve, il finit par prendre la direction de l'entreprise, à étendre ses intérêts et à former l'importante organisation qu'il dirige aujourd'hui vers des succès sans cesse grandissants.

Malgré tout le temps que lui prennent ses affaires, M. Gagné en trouve encore pour s'intéresser à la politique municipale et provinciale. Maire de sa ville de 1927 à 1933, il a de nouveau été élu à ce poste en février 1937. Il fut aussi élu représentant du comté d'Athabaska à l'Assemblée Législative de Québec en août 1936.

Les industries que M. Gagné dirige à l'heure actuelle emploient environ 350 personnes.

M. Eugène Pelletier

Maire de Drummondville

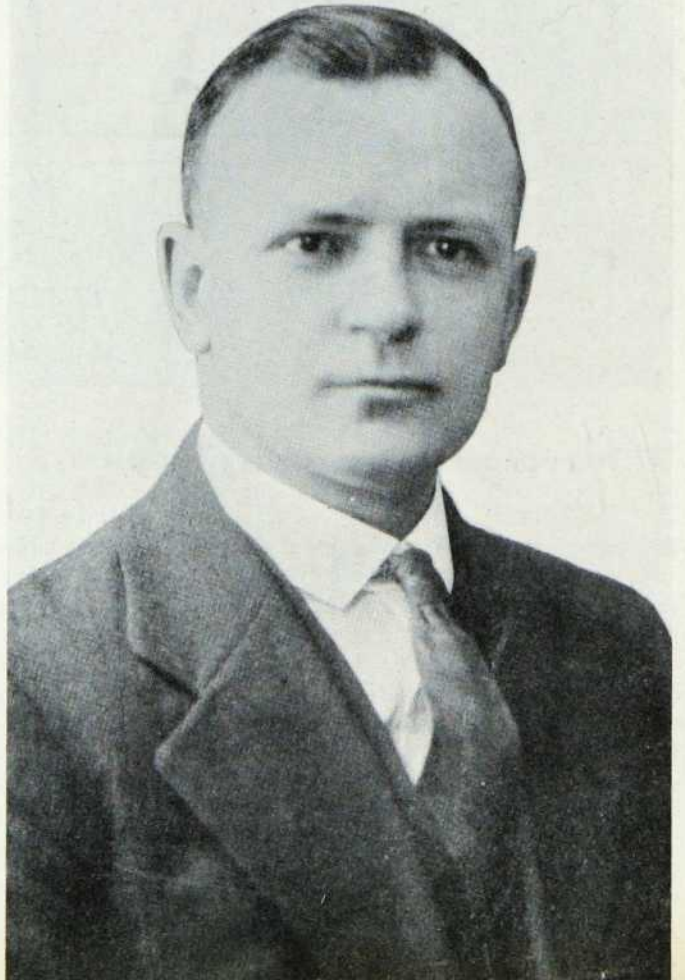
■ M. EUGÈNE PELLETIER, premier magistrat du centre industriel prospère qu'est Drummondville, est un homme d'affaires averti et un administrateur d'une haute compétence, qu'un long séjour dans le conseil municipal de sa ville a admirablement préparé à remplir le poste de confiance auquel ses concitoyens l'ont appelé.

M. Pelletier naquit à Drummondville même, il y a exactement 47 ans et fit ses études au Collège St-Laurent. Il y a 25 ans, il débutait modestement dans le commerce de la quincaillerie, mais il sut si bien diriger ses affaires, qu'il est aujourd'hui à la tête d'un établissement qui compte parmi les plus complets et les mieux organisés des Cantons de l'Est.



M. J. D. Gagné

M. Eugène Pelletier





M. Philippe Roy

M. Jos.-Théophile Beaudoin



Le maire de Drummondville a fait partie du conseil municipal pendant 14 ans, avant d'être élu au poste de premier magistrat, en février 1936. C'est dire qu'il possède une vaste expérience de la chose municipale. Non seulement a-t-il toute la confiance de ses commettants, mais il compte en plus parmi la population un très grand nombre de vrais amis. M. Pelletier s'intéresse beaucoup aux sports, particulièrement au hockey, ayant lui-même été membre d'une équipe pendant plusieurs années dans son temps.

M. Philippe Roy

Maire d'Asbestos

■ M. PHILIPPE ROY naquit à Sherbrooke, le 25 décembre 1890. Orphelin avant l'âge de 3 ans, il fut élevé à St-Georges de Windsor par son oncle, M. Ludger Roy. Il fit ses études commerciales et académiques au Collège des Frères Maristes d'Iberville, puis à St-Hyacinthe, où il les termina en 1908.

Il enseigna d'abord durant sept ans dans les écoles de la province et à New-York, puis vint à Sherbrooke, où il s'employa dans les affaires. Plus tard, il fut gérant d'un magasin à Providence, R.I. et acquit ainsi une précieuse expérience dans le commerce.

A Asbestos, où il demeure depuis treize ans, M. Roy fut secrétaire adjoint de la ville durant huit ans et secrétaire-trésorier de la commission scolaire, poste qu'il occupe encore aujourd'hui. Il a toujours porté un vif intérêt aux œuvres sociales et philanthropiques: cercle musical, cercle dramatique, chorale, organisations ouvrières, etc. En 1930, il organisa une excellente fanfare qui fait honneur à la ville d'Asbestos et au comté de Richmond.

Depuis janvier 1936, M. Philippe Roy occupe le poste de premier magistrat d'Asbestos. C'est un homme d'action dont les concitoyens ont su apprécier les qualités.

M. Jos.-Théophile Beaudoin

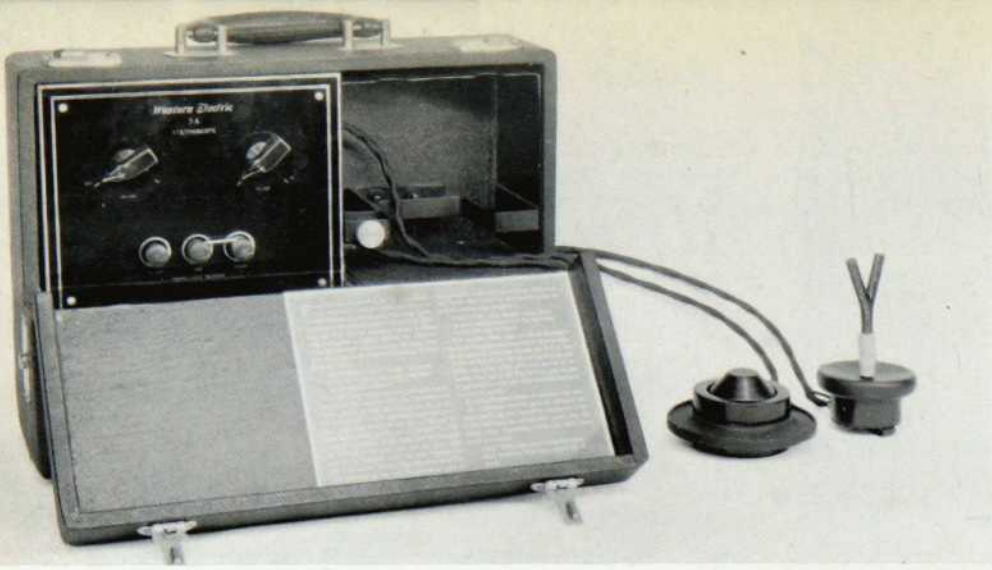
Maire de Thetford Mines

■ M. JOS.-T. BEAUDOIN, le nouveau maire de Thetford Mines, élu par acclamation il y a quelques mois, est l'un des hommes d'affaires les plus en vedette de cette industrielle ville minière des Cantons de l'Est. Son esprit d'initiative, sa probité et son expérience lui ont valu des succès mérités dans le commerce, en même temps que la confiance de ses concitoyens.

M. Beaudoin naquit à Leeds Station, comté de Beauce, le 15 août 1883, du mariage de Théophile Beaudoin, marchand, et de Ludivine Côté. Il fit ses études commerciales au collège des Frères, à Ste-Marie de Beauce, puis fut voyageur de commerce pendant plusieurs années. En 1919, il abandonna ce travail pour fonder à East-Broughton une fabrique de sacs en jute. En 1927, il fonda une autre fabrique semblable à Thetford Mines, ce qui lui permit de fournir cet accessoire indispensable à presque toutes les mines d'amiante de la région. Il est aussi président d'une importante fabrique de chaussures, à Thetford Mines.

Candidat conservateur en 1930 pour le comté de Mégantic, M. Beaudoin fut de nouveau candidat du groupe Stevens pour le comté Mégantic-Frontenac en 1935.

Le premier magistrat de Thetford Mines est un éleveur de chevaux réputé; il élève des chevaux de course qui ont fait connaître son nom dans tout le Canada.



Le médecin renonce à son "boghei" pour l'automobile

Et nos instruments médicaux modernes remplacent ceux d'autrefois

par **Jean Limoges**

■ Un stéthoscope de Laënnec, simple tube de bois évasé comme un tromblon par le haut et par le bas, une seringue à lavement, une lancette et divers médicaments dont la plupart étaient de simples recettes de bonne femme dont la valeur n'avait jamais été expérimentée, c'est à peu près tout ce que le médecin du siècle dernier mettait dans sa trousse quand il se rendait au chevet de ses malades.

A la ville, tout comme à la campagne, c'est en "boghei", l'été, et en carriole, l'hiver, que le médecin faisait ses visites. Puis vint l'automobile, mais au début, aucun praticien consciencieux ne se fût risqué en automobile, de peur de rester en panne au milieu de sa course.

D'ailleurs, à cette époque, Montréal même, sans la banlieue, avait bien plus l'étendue d'un gros bourg que d'une ville. En 1860, par exemple, la rue Sherbrooke était encore un chemin de campagne et la rue Sainte-Catherine limitée à l'ouest par la rue de la Montagne, ne comptait que quelques maisons et magasins. En 1869, les Montréalais parlaient du pont Victoria comme de la huitième merveille du monde.

L'audiophone rend de précieux services aux personnes qui souffrent de surdité. Il en existe plusieurs modèles pour répondre aux différents besoins.

Tout comme les premières automobiles, la médecine était alors infiniment moins perfectionnée qu'aujourd'hui. On comptait cependant à Montréal, en 1870, deux écoles de médecine où s'enseignaient l'anatomie, la médecine, la chimie, la botanique et la zoologie. Les conditions, dans ces écoles, étaient bien différentes de celles qui existent aujourd'hui dans nos universités.

C'est par des moyens illégaux, pour ne pas dire criminels, qu'on pouvait, par exemple, se procurer les sujets nécessaires à l'étude de la dissection, qui était encore vue, par bien des gens, comme un sacrilège. Des étudiants vivaient ainsi de la vente des cadavres qu'ils allaient déterrer nuitamment au cimetière de la Côte-des-Neiges. Le prix des sujets de dissec-

Le stéthoscope électrique de la Northern Electric, l'une des plus récentes créations dans le domaine des appareils électriques servant aux fins de la médecine, est d'une grande utilité pour diagnostiquer certaines conditions pathologiques et pour venir en aide aux médecins qui souffrent de surdité.

tion était de trente à cinquante dollars.

Les anesthésistes étaient très rares et le seul mot "opération" inspirait aux gens un sentiment de terreur. La première mention d'une opération au foie ne remonte qu'à 1882, et vers 1890, l'appendicite commença à faire parler d'elle. Il n'était pas facile d'établir un diagnostic, le médecin ne pouvant compter ni sur le biologiste ni sur le radiographe, la découverte des rayons X ne datant que de 1895. (C'est à l'Université McGill qu'on en fit la première expérience pratique en 1896).

Que de changements depuis lors et que de progrès dans l'aspect de Montréal, dans le rendement de l'automobile et surtout dans la thérapeutique ou traitement des maladies!

On ignore assez généralement ce que la médecine et la science pure doivent à l'électricité. Connait-on, par exemple, l'audiomètre, cet instrument qui permet au médecin de mesurer l'acuité auditive? Ou encore le stéthoscope électrique, instrument dont on se sert, comme vous savez, pour ausculter la poitrine?

Avec le stéthoscope électrique, nous voici loin du journal roulé en cylindre et du tube de bois de Laënnec qui servaient, il n'y a pas si longtemps, à l'auscultation.

Ce stéthoscope, de même que l'audiomètre, appartiennent tous deux à la famille des instruments de médecine de la Northern Electric, instruments qui, tout en soulageant le malade et l'infirmes et en aidant le médecin dans l'accomplissement de sa tâche, ont permis à la Northern





A propos du stéthoscope électrique, le Dr J. E. Gendreau, M.D., Ph.D., F.R.C. Sc., dit:

Le stéthoscope électrique fabriqué par la Northern Electric est l'un des appareils modernes les plus importants pour l'enseignement de la médecine clinique. Il permet de découvrir et d'analyser des sons pathologiques qu'il serait impossible de reconnaître et même d'entendre avec le stéthoscope acoustique ordinaire, soit parce qu'ils sont trop faibles, soit parce qu'ils sont généralement couverts par des bruits que nos oreilles ne peuvent séparer. Si le stéthoscope électrique peut produire ce résultat, c'est parce qu'il n'est pas seulement un amplificateur, mais aussi un filtre, capable d'affaiblir certaines fréquences et d'en augmenter d'autres. Le professeur qui connaît bien cet instrument, peut faire entendre à l'étudiant exactement ce qu'il désire faire observer.

Il a toujours la certitude que les sons qu'il entend lui-même sont identiques à ceux que perçoivent les autres auditeurs. Il peut rendre ces sons perceptibles pour autant de personnes qu'il le veut, à l'aide d'un haut-parleur ou d'écouteurs. Il lui est aussi possible de faire en même temps des observations sur un plus grand nombre de patients et avec un plus grand nombre d'étudiants, que s'il employait le stéthoscope acoustique ordinaire. Pour ma part, je m'en suis servi plusieurs fois et toujours avec la plus grande satisfaction.

Electric de faire d'intéressantes expériences dans le domaine du son.

Le fonctionnement du stéthoscope est basé sur le principe du téléphone avec la différence que, dans son cas, c'est le cœur qui parle. L'instrument fut d'abord imaginé pour l'usage d'un

étudiant qui, à cause d'un commencement de surdité, ne pouvait se servir du stéthoscope ordinaire. On le trouva par la suite très utile pour diagnostiquer certaines conditions pathologiques du cœur car, par le simple jeu de "filtres", les sons peuvent être acérés ou éliminés au gré de l'écouteur, permettant ainsi de séparer, pour mieux les observer, les sons particuliers à certaines maladies. On a obtenu ainsi certains diagnostics qu'il eût été impossible d'établir avec les méthodes ordinaires.

Quant à l'*audiphone*, c'est un autre instrument acoustique de la Northern Electric qui sert à renforcer les sons. Fixe ou portatif, suivant l'usage qu'on en veut faire, il permet à ceux dont l'ouïe est défectueuse ou, comme on dit communément, qui sont durs d'oreille, de converser avec facilité et d'entendre distinctement. La Northern Electric a même créé un certain audiphone pour les instituts de sourds-muets, lequel sert à la rééducation auditive de ces derniers.

L'un des instruments les plus extraordinaires et les moins connus de la Northern Electric est le "larynx artificiel". C'est par pur hasard que cet instrument fut découvert dans les laboratoires du téléphone, au cours de recherches sur les lois fondamentales de la transmission du son. Le larynx artificiel consiste en une embouchure, ainsi qu'en une boîte de résonance contenant une anche en caoutchouc et un tampon en caoutchouc épongé destiné à garnir la cavité laissée dans la gorge du patient par la laryngectomie ou ablation chirurgicale du larynx. Le tout est relié par des tubes en caoutchouc. Le rôle du larynx artificiel est de maintenir la phonation, ou production de la voix, chez les gens privés de cordes vocales.

La demande pour un instrument de ce genre étant très restreinte, il coûte à la Northern Electric bien plus



Adélarde Bergevin

■ SOIXANTE ans après la fondation de Québec et huit ans après la courageuse défense de Ville-Marie par Dollard des Ormeaux et ses seize compagnons, le nom de Bergevin fut inscrit pour la première fois au Canada, sur les registres matrimoniaux d'une petite église de Québec. Des recherches généalogiques démontrent qu'Adélarde Bergevin, actuellement à l'emploi de la Compagnie Northern Electric, descend en ligne directe de ce couple de colons, originaire de St-Jacques, évêché d'Angers, en France, et venu au Canada en 1668.

Père de quatre enfants, dont un au moins perpétuera le nom de la famille, M. Adélarde Bergevin est à l'emploi de la Compagnie depuis 1904; il y fut rejoint en 1923 par son fils aîné, Oliva.

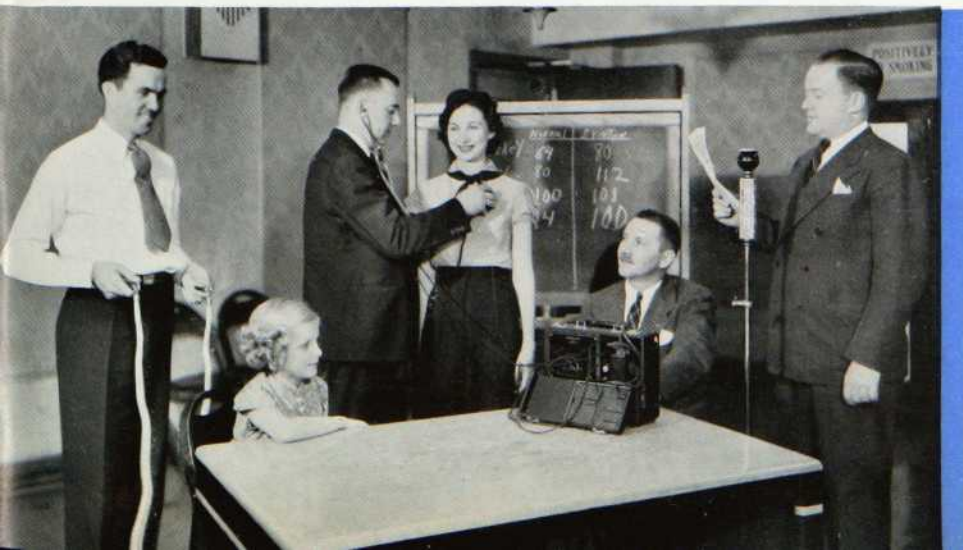
M. Bergevin père fut, dans son jeune temps, un excellent joueur de baseball. Encore aujourd'hui, il porte le plus vif intérêt à ce sport et suit de très près les fortunes diverses des Royaux de Montréal.

Les Bergevins jouissent, à la Northern Electric, d'une réputation des plus enviables, et leurs chefs, comme leurs confrères, ont pour eux la plus grande estime.

d'argent qu'il ne lui en rapporte.

Constituant en quelque sorte des sous-produits de la Northern Electric, réalisés par elle dans le domaine de l'électricité et du son, ces instruments médicaux doivent plutôt être considérés comme une généreuse contribution apportée au soulagement de l'humanité souffrante, par la plus grande organisation d'électricité du Canada.

Une expérience merveilleuse! Dans le studio d'un poste émetteur de radio, on se sert d'un stéthoscope électrique pour radiodiffuser les battements d'un cœur humain.



Le Réfrigérateur
le plus perfectionné
jamais construit

LEONARD

AVEC LE

*Master
Dial*



Le "Master Dial" ou "maître cadran" est une **exclusivité** Leonard. Celui-ci est le seul réfrigérateur à le posséder... comme d'ailleurs la pédale Len-a-Dor qui permet d'ouvrir la porte du bout du pied, ainsi que la tablette de service dans la porte elle-même.

DE nouveau "Leonard" et la Northern Electric se mettent en évidence avec le "Master Dial", qui permet littéralement de voir la température et d'éliminer tout élément d'incertitude dans son contrôle. Il en résulte une mesure d'économie beaucoup plus grande dans le fonctionnement de l'appareil. Le "Master Dial", en facilitant le réglage de la température à l'intérieur de l'armoire suivant les besoins, permet de contrôler la quantité de courant consommée. Pour la conservation normale des vivres, le nouveau Leonard assure une réfrigération entièrement automatique avec consommation minimum de courant. Et s'il vous faut moins de froid ou bien une congélation plus rapide, il vous suffit de tourner le cadran. Le thermomètre vous indique toujours la température exacte. C'est là un nouveau perfectionnement ajouté à toutes les autres caractéristiques qui font la supériorité du Leonard.

AUTRES COMMODITÉS ADDITIONNELLES

Dégagement instantané des cubes — Cloisons flexibles en caoutchouc. Vous pliez et les cubes de glace sortent d'eux-mêmes.

Tablette coulissante — Vous la tirez comme un tiroir. — Ne peut se renverser.

Tablette de service — Une tablette rabattable. Utile pour servir ou changer la disposition des articles dans l'armoire.

Crisper — Un tiroir commode pour garder les légumes verts humides et frais.

Tiroir à légumes — Un compartiment spacieux pour garder les légumes qui n'exigent pas une basse température.

Len-A-Dor — Il suffit d'appuyer du pied sur la pédale pour ouvrir la porte, les deux mains restant libres.

LA COMPAGNIE

Northern Electric

LIMITÉE

UN SERVICE ÉLECTRIQUE CANADIEN